

Edoardo Sanguineti

Gênes pour moi

Traduit de l'italien
et présenté par Iris Berger Peillon

Édition bilingue

NOUS
MMXXV

Gênes pour lui

par Iris Berger Peillon

C'est à Gênes, dans la cité des Doria, que naît Edoardo Sanguineti, le 9 décembre 1930. Son caractère intrépide, son éducation, son génie, un peu tout et encore autre chose l'ont porté à bouleverser le paysage littéraire. Ainsi, par l'hybridation des genres, des registres et des langages, il a anticipé les expressions les plus intéressantes de l'esthétique contemporaine. Tout au long de sa vie, il a défendu et maintenu l'expérimentation littéraire et linguistique, la faisant évoluer en résonance avec le monde et ses transformations.

Edoardo Sanguineti a parcouru tous les genres littéraires et artistiques : poèmes, romans, nouvelles, pièces de théâtre, essais, articles, travestissements, anthologies et... un guide, un petit guide de Gênes!

En 2005, Sanguineti, 75 ans, publie ce qu'il définit comme la « mini-esquisse d'un mini-fragment d'un mini-guide », une promenade poétique et intime dans sa ville natale.

Soulignons néanmoins que s'il y fait ses premiers pas, Sanguineti ne reste pas longtemps dans la capitale ligure. En 1934 — il avait alors quatre ans — sa famille emménage à Turin où il demeurera jusqu'à ses 28 ans et où il obtiendra un doctorat de littérature avant de partir pour enseigner à Salerne. Ce n'est qu'à l'âge de 35 ans qu'il retournera à Gênes et y restera jusqu'à sa mort, le 18 mai 2010. Il y revient donc tardivement mais s'y investit totalement, au point d'en devenir conseiller municipal de 1976 à 1981.

Dès les premières lignes du « mini-guide », il nous explique : « ma véritable Gênes n'est pas celle d'aujourd'hui, de mes années mûres et séniles, mais c'est, fatalement, celle enfouie dans l'inconscient profond et lointain de ma petite enfance. Tout geste auto-analytique, la psychanalyse le prouve précisément, est archéologie du 'Ça'. Et donc ce qui compte, qui doit compter, pour moi comme pour tout le monde, c'est l'époque informe d'un moi très faible et pulsionnel, libidinal et polymorphe. Ce sont les premiers souvenirs, pour la plupart réajustés ou reconstruits, à partir de tardifs récits extérieurs, quand ils ne sont pas inventés de toutes pièces. »

Sanguineti nous offre donc une Gênes floue, intime, celle dont on se souvient peu clairement, enfouie dans les plis du temps, celle que l'on raconte à des amis très

Gênes pour moi

Je suis né à Gênes le 9 décembre 1930, au 70/6 Salita Santa Maria della Sanità. Il est probable qu'un Sagittaire, avec ses quatre pattes, se sente plutôt perdu dans un port maritime. Gênes n'est pas Venise, certes, connue pour son incompatibilité avec les cavaliers et les chevaux, malgré la statue colossale du Colleone de Verrocchio. Mais, si je croyais aux horoscopes, je ne serais pas surpris qu'en 1934, alors que je n'étais encore qu'un tendre fils unique de trois ans, ma famille allât nous établir à Turin, ville taurine par excellence et par conséquent adaptée aux durs sabots et aux esprits agressifs, même si, dans mon signe, ils sont tempérés par une conjonction bestialement humaine et humainement bestiale. J'ajoute que j'étais caractérisé, dès l'origine, par des signes de caractère amphibien (mon père de Chiavari, et ma mère de Turin). Alors, archer piaffant, je vécus sur les rives du Pô jusqu'à la fatale année 68. Et ce n'est qu'en 1974, après six années salernitaines, que je fus ramené vers de nouvelles eaux salines, sur mon lieu de naissance, pour y rester, je suppose, désormais, *usque ad mortem*.

Mais ce sont mes affaires, dira-t-on, qui n'intéressent personne. Je répondrai, en fervent freudien, et

plus encore, si possible, en fanatique Groddeckien, que ma véritable Gênes n'est pas celle d'aujourd'hui, de mes années mûres et séniles, mais c'est, fatalement, celle enfouie dans l'inconscient profond et lointain de ma toute petite enfance. Tout geste auto-analytique, la psychanalyse le prouve précisément, est archéologie du « Ça ». Et donc ce qui compte, qui doit compter, pour moi comme pour tout le monde, c'est l'époque informe d'un moi très faible et pulsionnel, libidinal et polymorphe. Ce sont les premiers souvenirs, pour la plupart réajustés ou reconstruits, à partir de tardifs récits extérieurs, quand ils ne sont pas inventés de toutes pièces. Le grand Sigmund parlait de souvenir-écran : *Deckerinnerungen* (1899). Un jour j'ai écrit un poème, sur ces matériaux, en lui donnant ce même titre gothique.

Je ne suis pas narcissique ni égocentrique au point d'exhiber sans raison mes plus archaïques émotions. Je partirai plutôt d'elles, quelles qu'elles soient, pour construire ici un mini-guide de Gênes aussi objectif et impartial que possible, à l'usage de l'étranger inexpérimenté. Une mini-esquisse d'un mini-fragment d'un mini-guide, voilà.

1. Je conseille de commencer par un itinéraire exploratoire qui mène, en vagabondant, de l'un à l'autre des nombreux jardins, parcs, espaces verts, d'un émeraude

éclatant et de fleurs colorées qui s'ouvrent jusque dans le cœur pierreux de la ville, et offrent, de loin, habituellement, le spectacle d'un morceau de fond sous-marin. Que chaque voyageur parte donc à l'aventure, et construise sa propre Gênes végétale et panoramique, dans les interstices du tissu urbain. C'est l'un de ces lieux, je ne sais pas exactement lequel, souvent destinés aux promenades des enfants, que je revois, avec moi, à peine en culottes courtes, comme dans un rêve. Et je me revois, hurlant, hennissant même, sur les genoux de ma plantureuse nourrice, qui tentait de m'endormir, de gré ou de force. Pause, la lumière revient, entracte. Quand mon film mnémotechnique reprend, je me réveille, plus furieux qu'auparavant, plus furieux que jamais, d'avoir succombé au doux leurre du sommeil. Aujourd'hui, en revanche, je dormirais avec plaisir, porté par des bras féminins, accroché à une poitrine généreuse, dans un petit jardin urbain. C'est un conseil supplémentaire, pour le bon touriste, et cela me semble réalisable. Alors bonne sieste !

2. Je suis sur la promenade de Nervi, un endroit à ne pas manquer, avec sa roseraie, ses bals populaires, quand c'est la bonne saison, et ses enrochements, et son musée, ses écureuils, etc. On me prend en photo. Je suis une sorte de nain emmitoufflé, un vent fort doit souffler, il doit faire

un peu froid, ça doit être l'hiver, et un oncle me porte, tendre et dodelinant comme je suis. Et je pisse, au moment du clic fatal qui immortalise cet instant délicat. Que dire ? C'est une créature semi-sauvage, un poulain anthropoïde décomplexé et indécent, mais inconscient et innocent, qui se livre au cérémonial mis en œuvre par toutes les bêtes du monde, domestiques et autres, dans le but de marquer leur territoire. Les bêtes humaines le font aussi, sublimant souvent le rite sous des formes plus affirmées et plus construites, et souvent plus cruelles et violentes. Alors, que celui qui se fie à mon itinéraire le fasse mais en suivant mes prescriptions. Parce qu'aujourd'hui, un kodak jetable, ou peut-être une caméra vidéo sophistiquée, vous permet de planter vos propres repères idéaux et vos drapeaux de conquérants globe-trotters sans de condamnables effets collatéraux de pollution environnementale. Et vous n'avez pas besoin d'être nippons pour cela. Tout le monde le fait.

3. Un flash de véritable cinéphile en herbe m'amène à une précaution similaire. Je me promène le long d'un front de mer génois, disons Corso Italia, et ils ont installé, dans l'obscurité du soir, un auvent blanc qui fait office d'écran immaculé pour un projecteur clignotant. Il n'y a pas de chaises. Les spectateurs se tiennent debout, ils vont et viennent. Je n'ai pas de doute maintenant. C'est une

comédie de Chaplin, l'une des plus anciennes et des plus remarquables, comme le confirment la démarche loufoque du vagabond, le pantalon énorme et déchiré, la canne souple. Il me semble que près de lui se tient un petit chien obstinément menaçant, que notre pauvre héros essaie en vain de repousser, avec l'arme inadaptée qu'il tient en main et à coups de pied. Ce n'est pas un bouledogue, ce n'est pas un pitbull, heureusement pour Charlot. Quoi qu'il en soit, Gênes a récemment découvert sa vocation secrète à devenir un décor, de film et téléfilm, de publicités et d'affiches. Nous avons tous désormais une tête qui fonctionne, qu'on le veuille ou non, comme une caméra. On ne voit plus le monde, en général, comme une peinture, mais comme un photogramme. Et cette ville semble avoir été taillée sur mesure pour qu'on y mène des expériences d'enregistrement visuel (et audiovisuel), en nous servant de nos regards (et de nos oreilles), en prenant nos empreintes mémorielles, en imprimant des images (et des sons) dans notre cerveau. Il suffit de le vouloir.

4. Je suis à la fenêtre de chez moi. Peut-être au dernier étage. Je me penche. Il s'en faut de peu que je ne tombe. Ma mère s'est distraite, elle ne s'occupe pas de moi. Mon père rentre du travail et blâme l'épouse imprudente, ma mère. Ainsi s'enracine l'origine de mes vertiges, de mes

tournis, de mes déséquilibres, mais, c'est curieux, seulement en présence de vides purement imaginaires. Une terrasse au sommet d'une tour jumelle, avions suicides mis à part, me laisse indifférent tout compte fait. Mais si j'imagine un sommet à pic je pourrais me jeter au sol, pour m'accrocher à la terre ferme. Ça ne m'arrive pas, ça ne m'est jamais arrivé. Mais je sens, vaguement, que cela pourrait arriver. La morale de l'histoire c'est que Gênes, comme tout le monde le sait, et comme les versificateurs et les auteurs-compositeurs nous le chantent et nous le rechantent, est une ville verticale, verticalissime. Alors, montez au Castelletto, au Righi, montez au sommet, tout en haut, si vous ne souffrez pas d'hallucinations spatiales, fonctionnelles ou psychiques. Et si vous arrivez ici en avion, observez bien le spectacle que vous offre le hublot, avec cet amas de bâtiments qui jaillit des eaux, ou s'y précipite, selon les goûts ou les fantasmes. L'accès maritime n'est pas mal non plus. Venir en train à Gênes, par contre, ne sera pas un crime, mais c'est certainement une erreur. En voiture, une fois qu'on a franchi les murs, il est recommandé de parcourir la *sopraelevata*¹ au moins dans un sens et dans l'autre (avant qu'elle ne soit démolie, comme beaucoup le suggèrent et l'espèrent) et, mieux encore, la *circonvallazione a monte*². La superbe Gênes aime être regardée avec des yeux superbes, hauts et hautains.

5. Dans le poème que j'évoquais, maintenant que je le relis, je vois qu'il manque le souvenir (ou pseudo-souvenir) de Charlot. Il y a aussi (mais je l'avais oubliée) une volière, qu'aujourd'hui je serais tenté de placer, mais très arbitrairement je pense, dans le parc de Gropallo. J'avoue n'avoir jamais interrogé personne, pour en savoir plus à ce sujet. Je ne sais pas pourquoi. Mais il m'est venu, je suppose, de la vision de cette immense cage, l'idée même de classer et de ranger et de cataloguer et de collectionner, et ce sur la base d'un tableau explicatif qui révélerait, à partir du bec, les noms des oiseaux, et que j'ai retrouvé plus tard, plus ou moins, pour d'autres groupes zoologiques apparentés, dans d'autres parcs de diverses parties du globe. Que pourrait bien retirer un voyageur errant dans Gênes, et peut-être, à défaut de volière, s'appuyant contre l'aquarium, ses bassins, ses légendes didactiques, de cette expérience très lointaine et vague? Ce que j'en ai retiré moi-même, je suppose. Une idée du monde où l'on doit se perdre labyrinthiquement, mais où, toujours, quelque part, on peut découvrir un lieu privilégié, presque magique, où tout s'ordonne et se recompose, au moins symboliquement, au moins allégoriquement. Plus tu te perds, plus tu te retrouves éclairé par un système de signes, qui te rassure sur la possibilité de donner un sens au chaos et au hasard, dans lesquels tu restes naturellement immergé. Disons donc que Gênes est

Table

Gênes pour lui	7
par Iris Berger Peillon	
Gênes pour moi	13
Genova per me	73